

JOHNSON, Alice M., ed., *Saskatchewan Journals and Correspondance 1795-1802*. Edmonton House 1795-1800; Chesterfield House 1800-1802. Introduction de l'éditeur. London, The Hudson's Bay Record Society, 1967. cii-368 p.

Michel Brochu

Volume 24, numéro 1, juin 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302964ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302964ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, M. (1970). Compte rendu de [JOHNSON, Alice M., ed., *Saskatchewan Journals and Correspondance 1795-1802*. Edmonton House 1795-1800; Chesterfield House 1800-1802. Introduction de l'éditeur. London, The Hudson's Bay Record Society, 1967. cii-368 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 24(1), 96-99. <https://doi.org/10.7202/302964ar>

JOHNSON, Alice M., ed, *Saskatchewan Journals and Correspondance 1795-1802*. — Edmonton House 1795-1800; Chesterfield House 1800-1802. Introduction de l'éditeur. London, The Hudson's Bay Record Society, 1967. cii-368 p.

Cette tranche d'histoire de 7 ans, dans ce qu'il y a de plus intime de la vie interne d'une grande société commerciale, en l'occurrence la Compagnie de la Baie d'Hudson, nous fait prendre un contact étroit, approfondi, avec les principaux chefs de poste du district de la Saskatchewan, des contreforts des Rocheuses à York Factory, sur la baie du Nord ou d'Hudson (ce dernier poste aujourd'hui abandonné était, à l'époque, grâce à l'axe des rivières Hayes et Nelson, le point d'arrivée d'Europe des marchandises de traite et l'exutoire des fourrures recueillies au cours de chaque année), dans ce territoire immense qui chevauche la partie nord et centrale du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta.

Un commentaire fouillé fait ressortir et analyse les questions principales dont font état les journaux de bord des postes de traite d'Edmonton House et de Chesterfield House et la correspondance des chefs de postes entre eux, avec les responsables de postes secondaires et avec les autorités de la Compagnie à Londres.

Le problème le plus irritant et le plus préoccupant pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, et qui est partout présent dans les documents publiés, est la concurrence forcée que lui livre la Compagnie du Nord-Ouest, ce qui oblige la Compagnie de la Baie d'Hudson à surveiller tous les mouvements de sa rivale, à la talonner partout où elle va chercher des fourrures, et cette rivalité explique la double présence de chacune des deux compagnies presque à chaque poste de traite.

Toutes les mentions relatives à cette opposition permettent de saisir les analogies et les différences essentielles entre ces deux sociétés dont toutes les activités sont placées sous le signe auguste de la fourrure.

Parmi les analogies stipulons d'abord qu'il s'agit de deux entreprises orientées vers le profit, à l'exclusion de toute autre considération. Une preuve de ceci est que l'appât dont on s'est servi des deux côtés, pour obtenir les fourrures des Indiens, a été l'eau-de-vie et les mentions de troc d'alcool contre des fourrures sont innombrables dans la correspondance des deux postes précités. Il ressort, de façon fulgurante, que le déclin des races et des tribus indiennes de l'Ouest de l'Amérique du Nord a pour origine cet encouragement éhonté et ouvert à la consommation de l'alcool, fléau qui avait sévi, presque irrépressible, tout au cours de l'histoire de la Nouvelle-France.

Comme corollaire de cette première analogie, les deux Compagnies ont incité les Indiens de façon pressante et insistante à une chasse qui ne pouvait être qu'exhaustive et qui a eu pour conséquence la disparition totale du castor à l'Ouest de la Baie d'Hudson. La Compagnie du Nord-Ouest a même fait venir des Iroquois de l'Est, pour accélérer et forcer encore le rythme des prises de fourrures. Pour leur part les chefs de poste

de la Compagnie de la Baie d'Hudson avaient l'habitude de semoncer les groupes indiens qui ne rapportaient pas assez de fourrure.

Des différences marquées individualisaient cependant les deux Compagnies. La Compagnie de la Baie d'Hudson présentait les particularités suivantes: elle avait comme c'est encore le cas en 1970, son siège social à Londres, ce qui rendait difficiles et très espacés les contacts et les liaisons entre les directeurs et les chefs de postes; comme les marchandises de traite provenaient toutes d'Angleterre ou du moins en étaient expédiées par voie maritime de Londres au district de Saskatchewan, par l'intermédiaire de York Factory comme port de déchargement, cet itinéraire par le détroit d'Hudson et par la baie du Nord, présentait l'inconvénient majeur de n'être utilisable que quelques mois par année, outre de ne pas permettre l'arrivée des voiliers avant la fin du mois de juillet; enfin, le personnel des postes de traite était recruté exclusivement en Angleterre et en Ecosse, les commis aux écritures venant souvent de la région londonienne et les hommes à tout faire, de même que les hommes de métier (tonneliers, charpentiers, forgerons, tailleurs), incomparablement plus nombreux qu'aujourd'hui, venaient des régions littorales ou insulaires anglaises ou écossaises. Dans le cas des deux postes étudiés, il y avait une majorité d'hommes venant des îles Orkney et Orcades.

La Compagnie du Nord-Ouest offrait les différences suivantes avec la Compagnie de la Baie d'Hudson: elle avait été fondée à Montréal et y avait logiquement son siège social; ce qui veut dire que la majorité du personnel était recruté dans la région montréalaise et que de ce fait, il était de langue française, pour une bonne part.

C'est donc principalement par l'intermédiaire de la Compagnie du Nord-Ouest que la langue française a pénétré dans les Prairies, comme le reflète la toponymie de la fin du XVIII^e siècle qui est déjà marquée du sceau français: des noms comme ceux du lac La Ronge, du lac La Biche, de l'île à la Crosse, du fort La Corne, de Grand Portage, du lac Primeau, en témoignent, de même que des appellations de tribus indiennes employées telles quelles dans la correspondance: Gros Ventre, Gens du large, Kistineaux, Saulteux; autre conséquence de l'organisation de la Compagnie du Nord-Ouest: les marchandises de traite étaient acheminées par canot, dès le dégel des rivières, en avril, par l'intérieur du continent (Saint-Laurent et Grands Lacs) jusqu'aux postes de traite du cœur de l'Amérique du Nord; les liaisons entre le siège social et les postes de traite, de même que l'acheminement des marchandises de traite étaient donc beaucoup plus rapides et fréquents que pour les postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ce qui constituait un net désavantage pour celle-ci.

Ce volume nous met à même de prendre connaissance de certaines divergences de vues qui existaient au sein même de la Compagnie entre certains chefs de poste au sujet de l'intensité et de la forme de concurrence à effectuer pour contrer la Compagnie du Nord-Ouest, au sujet de la répartition des territoires entre certains postes de traite.

Une des questions les plus âprement débattues a concerné l'emploi des bateaux (écrit à la française dans le texte) au lieu des canots, pour

acheminer les marchandises d'un poste à l'autre. Le problème s'est posé du fait que la Compagnie du Nord-Ouest et certains agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson, avaient commencé à construire des bateaux solides, mais peu coûteux, à fond plat qui pouvaient transporter des charges 5 fois plus considérables que celles des canots, avec 2 fois moins d'hommes et permettaient, d'amont en aval, de passer les rapides sans portage. Les deux opposants, dans cette controverse qui fut assez âpre, ont été W. Tomison, chef de poste à Edmonton House, adversaire de la construction des bateaux, et G. Sutherland, qui tenait avec raison, pour plus rentable et plus efficace la construction de ces bateaux à fond plat. Finalement, devant le succès indiscutable de ces bateaux, W. Tomison s'inclina et encouragea par la suite la construction et l'usage de ceux-ci.

Au début du XVIIIe siècle, la fourrure castor était la préférée sur les marchés européens et cette primauté est demeurée à la fin du XVIIIe siècle, non seulement dans le district de la Saskatchewan, mais encore dans toutes les régions à fourrures d'Amérique du Nord. Le castor dominait à ce point le marché que toutes les fourrures, quelles qu'elles fussent, étaient rapportées à leur valeur en castors et portées aux livres comme castors faits (*made beavers*).

L'appendice B. (à la fin du volume) qui présente un état, un inventaire des fourrures de l'année 1801, fait ressortir certains points qui apparaissent aujourd'hui comme très curieux, tels ces 3,122 fourrures de loup, ces 2,642 peaux d'élan et de chevreuil auxquelles ne s'intéresse absolument plus la Compagnie de la Baie d'Hudson à l'heure actuelle; une chose significative à noter est l'absence totale de peaux de phoque, dont la demande n'est réelle et importante que depuis la seconde moitié du XXe siècle. On note enfin des fourrures dont la cote de popularité semble être demeurée stable depuis plus de deux siècles: telles la martre, la loutre, le renard, le vison.

Si les documents présentés dans ce volume sont extrêmement riches en ce qui concerne les débuts de l'histoire économique du district de la Saskatchewan, ils sont, à plusieurs titres, pour plusieurs autres spécialités, extraordinairement précieux: je pense notamment aux observations météorologiques quotidiennes concises et bien faites auxquelles il ne manque, à la vérité, que des valeurs numériques; les notes sur les dates du gel et du dégel des rivières sont d'un intérêt pratique évident pour les études à long terme des risques d'embâcles et d'inondations printanières dans ces régions.

Les notes sur l'agriculture, sur le jardinage sont très instructives. On apprend, par exemple, qu'en 1799, à Edmonton House, 12 hommes ont été affectés à la plantation des pommes de terre: à cet égard, il est opportun de signaler qu'alors que la région de Montréal, l'île Jésus notamment, était une des principales régions productrices de blé en Amérique du Nord; la première et la seule culture importante à être développée dans le district de la Saskatchewan était la pomme de terre.

Pour qui est familier avec l'histoire de la Nouvelle-France où les missionnaires ont souvent précédé les coureurs des bois ou tout au moins les ont suivis de près, et pour qui connaît un peu l'histoire récente des

Prairies, on reste stupéfait, à la lecture du volume analysé, de l'absence totale de mention de prêtre, de missionnaire et de pasteur protestant: c'est que les premières décennies de l'histoire du district de la Saskatchewan se sont exclusivement déroulées sous le signe de l'économique.

Saskatchewan Journals and Correspondance, 1795-1802 peut être considéré comme un volume d'histoire économique régionale, mais plus encore et surtout comme un instrument de recherche couronné par un index très méticuleusement établi qui pourra rendre des services signalés aux historiens, de même qu'à des chercheurs de plusieurs autres disciplines.

MICHEL BROCHU

*Centre de recherches arctiques
Institut d'Economie appliquée
Ecole des Hautes Etudes commerciales
Montréal*